

JOURNAL DES JOURNÉES

N°96

Le vendredi 5 mars 2010, édition de 11h 50

« Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne

dans l'œuvre continuée de Babel,

*et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde
des langages. »*

Jacques Lacan, *Ecrits*, p. 321

SPÉCIAL AMP

L'ÉCOLE UNE ET LES CARTELS DE LA PASSE DANS LES ÉCOLES

Le communiqué de l'AMP présentant le compte rendu des travaux du Conseil AMP les 30 et 31 janvier, a suscité trois rapides réactions de collègues italiens et espagnols. On trouvera ici les textes traduits de Estela Paskvan, Carmelo Licitra Rosa et Carlo Vigano. Estela Paskvan précise sa conception de ce que serait un cartel hispanophone dans l'ELP. Carmelo Licitra Rosa décrit la nouvelle SLP qui se met en place. Carlo Vigano se demande comment envisager, dans le cadre de la FEPP, et avec prudence,

un cartel de la passe italoophone. Ce sont autant d'hypothèses qui seront discutées lors du Congrès d'avril, lors de l'assemblée de l'AP et de la grande conversation de l'Ecole Une.

DÉBAT DE L'ÉCOLE UNE

Estela Paskvan, *Autonomie*

Carmelo Licitra Rosa, *Ecole et Ecole Une en Italie*

Carlo Vigano, *Sur l'Ecole Une en Italie*

Estela Paskvan, *Autonomie*

Cher Jacques-Alain Miller, Il est évident que ma modeste contribution au JJ a acquis une notoriété en soi non méritée, et qui vous a été utile pour poser de nombreuses questions importantes sur le thème de la passe dans les écoles, à l'AMP et dans l'Ecole Une. Son interprétation a été suffisamment provocante pour produire d'autres interventions de collègues- pas seulement espagnols- que je remercie. Vous formulez de nombreuses questions clefs. J'essaierai de contribuer, comme je le pourrai, aux réponses qui commencent à s'écrire. 1) *Quelle est la nature des cartels de la passe dans l'AMP : dans quelle mesure la passe est-elle nationale ou internationale ?* Je n'aborderai que quelques-uns des thèmes résumés dans cette question et qui ont déjà surgi au cours du débat. *Passe délocalisée : La passe n'est pas « nationale ». Et encore moins en Espagne où cet adjectif, avec sa connotation franquiste, produit un rejet général. Est-elle internationale ? J'opterai plutôt pour ce que vous-même signalez : la passe est délocalisée. C'est assurément ce qui fait exister l'Ecole Une. Je l'ai expérimenté à plusieurs reprises. Lorsque, par exemple, je fus passeur : j'écoutais des passants qui faisaient le voyage jusqu'en Espagne depuis l'autre côté de l'océan - je ne les connaissais pas – parfois, ils étaient brésiliens et me parlaient en espagnol. Ensuite je me rendais à Paris pour rencontrer cinq français et je leur transmettais ce que j'avais écouté de personnes qu'ils ne connaissaient pas non plus et en français. Si un tel dispositif si exotique était soutenable, c'est que dans les rencontres elles-mêmes, dans ce qui se passait, apparaissait le sentiment d'appartenance à une même communauté. *L'Ecole Une : pour moi là se trouve la médiation

de l'Ecole Une qui est le fruit d'une expérience analytique. C'est ainsi qu'elle existe *de fait*, grâce à la passe. Pour cette raison, je serais d'avis de conserver sa différence d'avec l'AMP comme dans l'intention initiale : Une, la légère, la suffisamment vide pour accueillir ce qui peut s'y déposer, sans statu ni règlements pesants, l'Ecole disposée à décompléter l'association. « Penia et poros » ont été évoqués par vous-même à certaines occasions. Hebe Tizio dit de l'Ecole Une : « ...un élément de subversion interne pour maintenir un type d'école où l'expérience soit authentiquement analytique ». Je ne pourrais pas le dire mieux. Graciela Brodsky rappelle que les AE sont de l'Ecole Une. Effectivement, il convient de ne pas l'oublier. Et elle propose que les cartels le soient aussi et composés de collègues de différentes écoles. C'est une proposition alléchante. C'est alors que les questions commencent: Qui les désignent ? Qui fait le choix des composantes de chaque cartel ? C'est parce que nous devons commencer à parler du dispositif et de sa régulation. *Le dispositif dans les Ecoles. Si la passe à une structure de bon mot, le dispositif n'est pas un éclair pour autant, il se doit d'être incarné quelque part, d'être localisé. Jusqu'à présent, les dispositifs étaient localisés et régulés dans les différentes Ecoles- sauf dans l'ELP -. Cela ne signifie pas que les personnes qui y participent doivent nécessairement être « locales » ou « nationales » ou d'une quelconque tribu particulière. Nous en arrivons donc au point *de près ou de loin* de ma petite note. Miquel Bassols repère très bien la valeur de *shifter* que peuvent acquérir ces adverbess. Effectivement, ce qui est en jeu ne se réduit pas à une question de géographie qu'on ne comprendrait d'ailleurs pas car j'ai dit qu'en 1995 la passe était proche, dans les mains des membres, tandis que les cartels étaient localisés à Paris. Le dispositif était proche des membres lorsque ceux-ci ont été convoqués pour discuter et décider de leur fonctionnement. Oui –je le répète une fois encore – ça s'est fait ainsi dans les débuts de l'EEP et Carmen Cuñat s'en souvient très bien. Au contraire, le règlement approuvé en 2003 et régulé par la FEED n'a jamais compté avec l'opinion ni des instances de l'ELP ni de ses membres. Il me semble que l'on peut trouver là une des raisons de la méconnaissance dont elle fait l'objet actuellement de la part des membres en général. Promettre que dans le dispositif il y aura des nationaux ne change rien à la chose. Est-ce si difficile à comprendre ? Pourquoi dire que cela est si inquiétant ? Je ne crois pas que ma note exprime le mal-être ou la revendication « du bruit et de la fureur » dont m'affuble Vicente Palomera. Enfin, quand quelqu'un choisit de fonctionner comme analyste, surtout si c'est une femme, il doit savoir se prêter à faire l'idiot. Au contraire, lorsque j'ai écrit cette contribution, j'étais encore sous les effets

de ma dernière expérience de l'Ecole Une. Le dernier cartel de langue espagnole dont j'étais le plus-un venait de nommer Gustavo Stiglitz. Comment vous transmettre la satisfaction et la joie que nous avons tous ressentie- le secrétaire, le passant, les passeurs, le cartel et l'extime – lorsque la passe s'est produite *La régulation et le contrôle des dispositifs : l'expérience dit que l'instauration des dispositifs de la passe et ses règlements doivent être le résultat d'un mouvement qui permette que tous, membres et instances, se sentent concernés. Et son fonctionnement ne peut s'autonomiser au risque de tomber malade. Comme je le comprends, il y a actuellement deux formes de contrôle : l'assemblée des écoles et l'AMP. Cette dernière remplit actuellement une fonction médiatrice indispensable. Depuis un certain temps, elle dispose d'un secrétariat de la passe et pourrait peut-être acquérir plus d'envergure. Cette compétence ne devrait-elle pas plutôt se créer dans l'Ecole Une ? La décision est d'importance ainsi que l'enthousiasme qui en découle. *Le Un et le multiple : il y a là une tension que l'on ne peut éliminer. D'autre part, si on pouvait le faire, ce serait mortifère, ne pensez-vous pas ? Vous savez qu'il faut manœuvrer politiquement dans cette matière en mettant l'accent selon ce qui convient à chaque moment. Mais je voudrais vous rappeler que s'agissant de la passe, il y a d'autres tensions qu'il ne faut pas oublier relatives à ses fondements : les grades et les hiérarchies. Il est parfois utile de dire aux instances hiérarchiques quelque chose comme : « Touche pas à la passe ». 2) La ELP est-elle vraiment dans les conditions pour réguler un Cartel espagnol de la passe ? La question est claire. S'il restait encore des doutes, dans votre « Commentaire » vous êtes très précis lorsque vous rappelez que *la médiation du Champ Freudien, de l'AMP et de la FEPP apparaissait nécessaire pour faire tenir debout la ELP, parcourue de tensions centrifuges...* Et plus loin, vous posez la question : *Les choses ont-elle changé au point que cette médiation soit devenue superfétatoire et obsolète ? Faut-il commencer à réduire les signes institutionnels de cette médiation ? La ELP jouit-elle désormais d'une unité comparable à celle des trois écoles ayant des Cartels qui leur sont propres : l'EBP, l'ECF et l'EOL ?* Je suis peut-être optimiste, mais je pense que cette Ecole est comparable aux autres. Si je n'ignore pas qu'elle a des difficultés, celles-ci me semblent comparables. Il est vrai que je ne remplis plus aucune fonction ni dans l'ex EEP dont j'ai fait partie du bureau pendant huit ans ni dans l'ELP depuis 2002 par décision personnelle lorsque, à partir de ma nomination, j'ai commencé à participer au dispositif de la passe. De toute façon je n'éluderai aucune réponse. À quelle unité vous référez-vous ? Je dois dire que l'intervention de Miquel Bassols me semble formidable et

qu'elle me fait plaisir. C'est la première fois que j'entends de la part d'un membre de la ELP – et pas n'importe lequel – dire de cette Ecole *que la force centrifuge a été depuis le début sa principale force génératrice*, qu'elle a commencé à *prendre goût à cette 'difficulté'* qu'il considère comme *un trait spécifique de la ELP*. Pour résumer, Miquel propose que ce qui est apparu comme une difficulté préserve, en réalité, l'incomplétude de l'ensemble et rend *d'autant plus présente la nécessité de cette médiation...* Effectivement, à partir de ce que Miquel signale ensuite et généralise, je pose la question : la médiation du Champ Freudien et de l'AMP ne se produisent-elles pas dans les autres Ecoles ? Bien sûr que si. Donc la question se réduit à savoir si nous avons encore besoin de la médiation de la FEPP. Je ne prétends pas donner une réponse précise. Je peux juste dire que j'ai l'impression que lorsqu'il y eut un problème dans l'ELP, comme ce fut le cas dans la préparation des dernières journées, ce fut Eric Laurent, c'est-à-dire le Délégué Général de l'AMP qui intervint en qualité d'extime. Quelle fut la médiation effective de la FEPP dans les « frictions » auxquelles vous faites allusion ? C'est ce que nous devrions savoir pour décider si sa médiation est devenue superfétatoire ou obsolète. Espérons que le débat continue en cette année 2010 qui commence dans de si bonnes perspectives.

Traduction : Colette Richard

Carmelo Licitra Rosa, *Ecole et Ecole Une en Italie*

Après les interventions de Maurizio Mazzotti, de Rosa Elena Manzetti et de Carlo Viganò, je voudrais apporter moi aussi ma contribution. L'intervention de Maurizio soulevait sans réticence le voile sur les lézardes qui parcourent l'école italienne, en faisant écho du reste à tout ce que Miller évoquait déjà dans le *JJ* à propos des divisions de l'Italie. Carlo annonçait un dire qui, tel un point d'extimité, fonctionne comme une coupure, comme une coupure interprétative. Rosa Elena, en s'appuyant sur l'intervention de Maurizio, pointait une certaine fragilité du désir qui pour cela même ne parvient pas à se stabiliser. Voilà comment je vois, moi, la situation. 1. L'École de Lacan – à mon avis – ne peut qu'être une Ecole une : *sint ut sun taut non sint* – pour le dire avec la fameuse maxime des jésuites. Je me souviens encore vivement d'un épisode qui remonte à 2000 et qui eut pour moi un important effet d'interprétation. Nous étions à Rome au Collège Nazareno, à l'occasion d'une des

nombreuses réunions préparatoires en vue de la fondation de la future école italienne, en présence de Jacques-Alain Miller. Le sujet sur la table était l'articulation des écoles nationales avec l'AMP. À moment donné un collègue (je me souviens parfaitement lequel mais il ne me semble pas opportun de le nommer) souhaitait une certaine autonomie de l'école italienne naissante par rapport à L'AMP. Miller intervint aussitôt sur un ton péremptoire en affirmant textuellement (je me souviens des mots exacts, justement parce qu'ils ont rebondi en moi) : "L'école italienne sera l'école de l'AMP en Italie; elle ne sera pas l'école italienne dans l'AMP". Il me fallut un peu de temps pour comprendre, mais je finis par comprendre. Avec le temps le rapport de ce "un" au multiple se précisa. Récemment Miller reprenait, dans le *JJ* , la question de l'Ecole une – située au pays TLON UQBAR de Borges – articulée à la multiplicité des écoles particulières de l'AMP. C'était la riposte à *l'archipel des forums* dans lequel s'était produite la dramatique scission de 1999. Mais ce rapport un-multiple qui constitue toujours, pour le Champ freudien, un point de référence solide, n'est pas à concevoir comme stable mais bien plutôt changeant, souple, presque alternatif, de façon à ce que la plus forte ou la plus faible domination réciproque de l'un à l'autre pôle (un-multiple) satisfasse et garantisse une sorte d'équilibre, d'homéostasie générale. Autrement dit, l'un aura tendance à être d'autant plus présent et consistant que le multiple deviendra plus faible et dispersé; et inversement, l'Un pourra relativement s'éclipser dans le cas où le multiple se révèle solide et fiable. Je crois- c'est mon avis- que la conjoncture que l'Europe des écoles traverse exige, aujourd'hui, *un renforcement de l'Un*: L'Un de l'Ecole une, l'Un de l'AMP. Cela donc ne pourra pas être sans incidences concrètes sur la passe, sur la garantie, sur les admissions etc. (j'entends sur leurs procédures et sur leurs organisations). 2."La conjoncture que l'Europe des Écoles" est l'expression à laquelle j'ai recours pour indiquer un moment complexe de difficultés, difficultés qui se déclinent différemment pour chacune des écoles européennes. Pour l'ECF par exemple c'est sous le couvert de la question de la passe qu'une telle "difficulté" est apparue. Je ne crois pas que l'on puisse dire que "les difficultés de l'école espagnole et celles de l'école italienne" soient complètement homologables. Je ne dis pas que les questions récemment apparues en France soient tout à fait étrangères à l'Italie, à l'Espagne ou à la NLS : je dis seulement que, à mon avis, les questions françaises, même si elles sont un indice précieux du malaise général des écoles, n'arrivent cependant pas à saisir complètement la spécificité du malaise de l'Italie et de l'Espagne. Je ne connais pas en détail les problématiques espagnoles : probablement – si on prend ce que je

dis comme quelque chose de très approximatif – l'école espagnole est le reflet d'un problème ancestral qui perturbe l'identité nationale espagnole, ce régionalisme hispanique atavique qui résiste à se résorber en un "un national" plus large. Moi j'ai tendance à dire cela sur l'Espagne, avec toutes les précautions du cas, sans prétendre analyser la situation espagnole, mais simplement pour faire ressortir, même sommairement, la différence avec la France, et puis pour prendre à son tour l'Espagne, avec son régionalisme, à fin utile de comparaison pour mettre en évidence la particularité italienne. L'école italienne, comme l'école espagnole, souffre d'un problème qui est certainement aussi national. Mais le problème national italien n'est pas celui de la régionalisation espagnole : si jamais l'Italie est la patrie des mairies, des clochers, elle n'est pas celle des régions. L'esprit de clocher italien a des répercussions dans la vie nationale, en générant quotidiennement des oppositions futiles et stériles, mais aussi en suscitant de généreuses et fécondes compétitions. L'art italien aussi – en reprenant le célèbre défi entre Zeuxis et Parrasios – conserve dans son expression la marque d'une compétition féconde. Les deux splendides chapelles latérales de S. Maria Maggiore à Rome, et les places respectives, derrière et devant l'abside de cette Basilique – ainsi que toute une succession de places et de fontaines disséminées dans Rome – sont le fruit d'une confrontation, d'un duel d'idées entre deux grands papes de la contre-réforme, Siste V et Paul V, ce dernier voulant dépasser ou du moins égaler son prédécesseur dans les fastes et la magnificence: et derrière les deux papes, il y avait toute la coterie de ceux qui se réunissaient autour des municipes dont les deux pontifes étaient porte-drapeaux, celui de l'habitant des Marches-issu du peuple, pour Siste V Peretti, et celui de l'aristocrate romain pour Paolo V Borghese. Et puis encore Michel-Ange et Léonard avec la bataille d'Anghiari et celle de Cascina au Palazzo Vecchio à Florence, Le Bernin et Borromini à Rome, Bellini et Donizetti à Milan. Pardonnez-moi cette digression, je ne voulais pas me montrer érudit : c'était seulement pour montrer le versant potentiellement vertueux et productif, c'est-à-dire pas nécessairement conflictuel, des particularismes. Mais je ne crois pas, en ce qui concerne l'inertie actuelle de l'école italienne, que l'on puisse la comparer au municipalisme vertueux, pas même à une éventuelle simple dégradation imaginaire de telles divisions. Ma thèse est connue. J'ai eu plusieurs occasions de l'expliquer. Je pense paradigmatique et encore valide mon analyse de 2008, c'est pourquoi je me permets de la proposer de nouveau. "[...] En effet il y a un point sensible tout italien de l'école, un point sensible ancien, et non résolu. La particularité de la situation

italienne provient du concours fortuit de deux circonstances: 1) les multiples difficultés qui ont freiné le processus de constitution de l'École italienne; 2) la promulgation de la loi Ossicini, qui entrerait en vigueur au moment où il n'y avait même pas l'ombre de l'École italienne. Mais il y avait – à côté des petits groupes de lacaniens, dispersés par-ci par-là et survivants à la diaspora et aux défections- la Section clinique de Rome, noyau originaire et avant-poste de l'Institut freudien naissant. C'est ainsi que *l'École italienne se développa – en agglomérant l'ancien et en recrutant le nouveau – autour de l'Institut freudien, comme un cocon autour de son ver*. Le tout tandis que l'Institut freudien, élevé au rang d'interlocuteur de la loi, renforçait sa position et son prestige, contrairement à une École qui, avançant péniblement, faisait ses premiers pas timides et incertains. Tout cela forme une franche anomalie, qui se distingue clairement des autres réalités du Champ freudien. En France par exemple l'École, en raison de son histoire, n'a pas connu une interaction semblable avec la Section clinique, en Espagne non plus, où la constitution de l'École, bien que là aussi assez récente, n'a cependant pas eu d'interférences avec un institut aussi puissant que l'institut italien, pour la simple raison que dans ce pays rien de comparable à notre loi Ossicini n'est en vigueur. En disant cela, je ne méconnais pas du tout ni ne minimise les mérites considérables de l'Institut freudien dans la genèse de l'École italienne. Ces mérites sautent aux yeux de tous; sans considérer aussi la valeur paradigmatique, la référence qu'a représenté l'Institut freudien – et qu'il incarne encore – pour toute l'Europe lacanienne, au moment où celle-ci est de plus en plus contrainte à s'entretenir avec les bureaucraties d'état, avides de légiférer sur le sujet épineux de la formation en psychothérapie. Ce *curriculum* respectable suffit à projeter l'Institut freudien à un rang primordial, ou celui d'aîné si vous voulez, vis-à-vis des autres instituts, actuels et futurs; sauf que la place d'aîné renvoie sémantiquement à la fraternité, c'est-à-dire à une position de *primum inter pares*. *Et cependant cette fonction de leader, ce rôle moteur tenu par l'Institut freudien dans les confrontations de l'École, a son revers fâcheux, sa limite fatale*. En effet, dire que l'École s'est développée autour de l'institut freudien, en définitive qu'est-ce que ça signifie ? Eh bien, qu'elle s'est développée autour d'une institution qui avait, et a, son Un bien solide [...] La particularité toute italienne de ce *collage*, de cet enchevêtrement, de cette alliance – appelons cela comme on veut – entre l'École et l'Institut freudien, à mon avis n'a en soi rien d'inéluctable ni d'insurmontable, à condition qu'elle ne stagne pas, qu'elle ne s'enferme pas, c'est-à-dire qu'elle ne perpétue pas à l'infini cette superposition originaire qui est

fondamentalement et essentiellement transférentielle.. Une École [...] doit avoir son barycentre dans un *agalma* vide, pas dans un *S1* avec tout son *essaim*, parce que l'École – précise Jacques-Alain Miller – “est un fait de transfert” [1] : *de transfert à partir du a, non de suggestion à partir du S1*. Telle superposition transférentielle génère en effet une sorte d'entonnoir transférentiel qui – en centralisant, en uniformisant et en polarisant – perturbe et déforme le champ de forces du transfert, c'est-à-dire bouleverse l'équilibre transférentiel d'une École au point de devenir un franc élément de désordre et d'échec: ceci est, à mon avis, une des racines de l'instabilité latente qui depuis toujours épuise et entrave notre École. Quel écarteur donc, quel coin employer pour effectuer ce clivage salutaire entre la SLP et l'Institut freudien, pour faire ex-sister la SLP ? Comme dit Jacques-Alain Miller, dans l'École des solitudes il faut une interprétation “démassifiante” – sans aller jusqu'à parler d' “une analyse de la suggestion de groupe” [2]. L'expérience désormais de plusieurs décennies, prouve que les distinctions minutieuses des sphères d'influence réciproques entre ce qui est l'École et ce qui est l'Institut, les démarcations ponctuelles des domaines respectifs de compétence, tentatives souvent émanant – il faut le reconnaître – de l'intérieur même de l'Institut freudien, ne suffisent pas. Et pourquoi jamais ces efforts ne suffiront-ils pas ? Mais parce que justement dans tout ce dont nous dissertons il y a un réel en jeu, que les pétitions de principe – dans leur authentique valence imaginaire – ne peuvent en aucun cas toucher. Il suffit de considérer qu'il n'y a pas d'initiative du Champ freudien en Italie qui ne soit placée, à quelques exceptions, sous le double patronage de la SLP et de l'Institut freudien: je ne me souviens pas par exemple que quelque chose de comparable eut lieu en France. D'autre part la SLP, fait toujours sauf exceptions peu nombreuses mais exemplaires (je pense par exemple aux Conversations organisées avec succès dans les années passées, mais pas seulement), ayant du mal à faire décoller ses propres initiatives, au-delà du Congrès habituel, parce que *la majeure partie de ses membres est absorbée, aspirée par les innombrables activités qui tournent autour de l'Institut freudien et de ses ramifications, activités sur lesquelles s'appuie éventuellement la SLP, par l'intermédiaire de ses secrétaires des bureaux locaux, presque tous étant connectés avec les antennes de l'Institut freudien, qui se limite à mettre son sigle à côté de celui de l'Institut freudien*. Il est ici facile de tout imputer à l'inertie ou à l'inaction des organismes centraux et périphériques de la SLP; mais en réalité c'est bel et bien la *libido* de la SLP, unique moteur du *transfert de travail*, qui s'est complètement détournée de l'École, drainée et dirigée ailleurs. Pour ne pas parler ensuite des

nombreux mélanges et intersections sur le plan logistique et administratif entre la SLP et l'Institut freudien, dont le Président de l'Institut lui-même [...] a justement beaucoup évoqué la résolution [...]”... Ensuite, pour bien recentrer la question, il me paraît clair que le problème de l'école italienne est celui d'une *pluralisation transférentielle insuffisante* avec un concomitant *pousse à l'Un* transférentiel (qui gravite autour de l'Institut freudien) très fort; elle-même assume à l'occasion, comme elle s'y est toujours engagée, les connotations conflictuelles très enflammées, qui souvent tombent à des niveaux de discrédit et de médisance les plus primaires. Ces lignes de force traversent du Nord au Sud toute la péninsule et presque toujours elles divisent les villes ou les régions: voici pourquoi on ne peut dire que la division italienne soit rapportable au municipalisme et aux régionalisations. Il n'y a pas de ville pour ainsi dire monocolore, ou presque, et, si on veut parler des groupes, ces groupes sont présents ensemble un peu partout où l'école est présente. Je n'ai pas à suggérer de solutions. Je pense cependant que le Séminaire de l'AMP à Milan, animé par Éric Laurent, a été et est vraiment bénéfique dans cette conjoncture. Je crois – je suis confiant – qu'une présence plus importante, de l'AMP en Italie, qui aille au-delà de tel séminaire, avec la participation éventuelle d'autres analystes de l'AMP, pourrait dans le temps dissiper ces *impasses*. Un nouveau transfert de travail sera nécessaire, qui sache nous mobiliser tous, en appelant au rassemblement de toutes les villes d'Italie, en nous rassemblant et presque- si vous me permettez – en nous centrifugeant. Cela prendra du temps. Et si les vieux (je ne sais où me mettre, peut-être vieux le suis-je devenu ou je le deviens un peu moi aussi) n'arrivent pas à répondre pleinement à ces sollicitations, alors que soient bienvenus “les nouveaux venus”, dans ce vent de fraîcheur régénérante que Jacques-Alain Miller a su faire souffler sur l'AMP. Nous devons prendre acte que de fait, qu'on le veuille ou non, nous sommes dans une phase de reconstruction. Il n'y a pas de place pour les nostalgies de restauration . De Maistre et Chateaubriand sont sublimes en leur sagesse, mais ils sont hélas hors du temps. Plus rien ne pourra être comme avant : cela vaut pour l'Italie mais, il me semble, pour l'AMP en général. Le passé, le plus récent, s'écrit déjà et il y a un nouveau à la rencontre duquel nous devons aller, à la rencontre duquel nous devons savoir aller. Les statuts et les formules associatives – comme disait le général De Gaulle de l'*Intendance*- suivront.

Traduction Françoise Monnier

Carlo Vigano, *Sur l'École une en Italie*

Je remercie Carmelo pour son intervention (4.02.10) dans le débat sur l'École une. Je partage son analyse et je voudrais ajouter l'antécédent de l'acte de naissance de ce que lui-même cite, la Section clinique de Rome, noyau originaire, ver, autour duquel se développa le cocon de notre école. Il s'agit d'un antécédent qui peut modifier non pas l'histoire, mais la lecture que nous pourrions en faire aujourd'hui. Précisément on pourrait la déplacer de l'idée d'une bascule (bipolarité) entre un et multiple, à l'inclusion logique d'un *tertium* : de cet élément agalmatique, sans lequel les deux pôles seraient seulement deux versions de l'illusion d'un S1. J'embraye, moi aussi, le mouvement par une citation jésuite et, qui plus est, d'un jésuite qui fut proche de Lacan, P. Legendre. Un de ses premiers textes fut publié dans la collection du Seuil "Champ freudien" et s'intitulait *L'amour du censeur. Essai sur l'ordre dogmatique* (1974). Pour soutenir une thèse plus générale sur la genèse de la loi et du droit liée à la capacité de pouvoir se nouer au désir par l'intermédiaire d'un usage particulier de l'amour, l'auteur utilise l'exemple du droit canonique comme origine des institutions du monde occidental. Cette savante citation est pour avaliser l'analyse de Carmelo concernant la genèse de l'institution-école liée à la décision de créer en Italie un lieu canonique pour la lecture du texte de Lacan: la Section clinique et la revue La Psychanalyse. Nous sommes dans la seconde moitié des années 80 et ce travail d'unification de la lecture du texte (Séminaires à Rome, revue, premières 'Journées' à Bologne sur le symptôme, à Milan sur les effets thérapeutiques, à Turin pour la traduction de la 'Thèse' de Lacan) aboutira seulement en 1991 à la proposition de Miller de créer le Gisep, c'est-à-dire un groupe pour expérimenter l'institution école. Tout cela pour arriver à dire l'antécédent de cette exigence – dogmatique ? – de laquelle serait née l'institution de l'école, avec tous les éventuels 'effets de colle' évoqués par Carmelo. Il s'agit d'un antécédent à ne pas sous estimer, non d'une sorte de préhistoire, mais d'une histoire publique et documentée. Elle-même s'étend sur un temps d'un peu moins de 15 ans, disons de 1972 (Einaudi publie une partie des Écrits de Lacan, sous le titre *La cause freudienne*) à 1987 (Astrolabio publie La psychanalyse). De ces années je cite seulement quelques faits : - 1973, le Congrès de l'École Freudienne de Paris (1-4 novembre 1973), consacre la matinée du dernier jour, 4.11.73, au thème *L'école freudienne en Italie*. - Cet antécédent institutionnel est lié à l'apparition en Italie de groupes qui lisent Lacan, au travail de ses premiers

analysants et à quelques voyages de Lacan en Italie (entre 1972 et 1974). Ces deux années aboutissent à la proposition de fonder une École italienne : la *Note italienne*. - Dans ces années-là se développe un énorme (au sens même de anormal) intérêt médiatique et de masse autour de l'œuvre de Lacan par la voie du 'phénomène Verdoglione' qui implique le monde de l'université et de la culture. - Cette époque des antécédents aboutit, c'est ma lecture, à la production d'une *tripodicità* (je m'excuse de l'inélégance de ce néologisme), qui ne trouve pas de solutions institutionnelles (la proposition de l'Intercartel échoue) et conduit au Concile de Rome (Section clinique et revue). Je tiens à rappeler ces antécédents pour les rapporter, comme déjà annoncé, à l'histoire et ensuite pour leur donner le poids qui, je l'estime, est encore actuel aujourd'hui. En bien comme en mal. Je tiens plus au premier. J'estime que la tripodalité est une contribution que l'Italie peut donner, cela la rendrait vertueuse, à la cause unienne de l'école. Les trois, en effet, étaient et restent, dans la structure, les S1 de la lecture qui se croisent avec l'objet cause : Un+a est en effet la logique des 3 prisonniers. L'antécédent de la proposition au 'tripode' italien aboutit, quelques années plus tard, à l'acte de dissolution de l'École freudienne. Cela me semble le parcours qui amène Lacan à parachever le passage du modèle freudien de la *Métapsychologie*, qui reste lié à un primat imaginaire du symbolique, à l'écriture du nœud borroméen. Dans la théorie physique nous assistons à un passage analogue, quand la théorie de la gravitation universelle cède la place à celle de la relativité générale. La masse est la matière qui suit la dialectique du couple S1-S2, de l'un et du multiple et par conséquent n'élimine pas la condition de division dénoncée dans l'intervention de Mazzotti. La *tripodicità*, au contraire, comme la relativité entre masse et temps dans la matière, introduit l'équivalence à travers Réel, Symbolique et Imaginaire, qui permet de concevoir l'école comme le symptôme qui la noue. Ainsi la différence peut cesser d'être source de division. J'estime que retourner à 'nos antécédents' peut nous permettre de dépasser l'impasse d'une dialectique qui se construit sur le binôme un-multiple, pour proposer au contraire celle plus topologique de l'intersection entre intension et extension. L'école italienne (et pas seulement) peut repartir en donnant valeur à l'extension (c'est le mode logique pour répondre au faux semblant du scientisme), c'est-à-dire à l'incidence dans le réel des concepts de la psychanalyse, comme le symptôme et le transfert. Elle-même est l'agalma de ce travail d'extension, dans de nombreux lieux de l'intension. L'école comme plus-une ou comme extime aux cartels italiens (les bases) qui travaillent le texte de Lacan et de Freud, me semble donc la seule façon de

donner suite à l'affirmation de Miller : pas l'école italienne dans l'AMP, mais l'école italienne de l'AMP. S'il est question de politique, il doit s'ensuivre une stratégie, celle de passer par la forme de reproduction scissipare à la reproduction gamétique-meiotique, c'est-à-dire par perte interne. Autrement dit : dans le binôme analyste-analysant l'école est l'objet séparateur, l'atypique de la galaxie lacanienne. Le cartel de la passe (qui devrait apparaître dans le cadre de la FEPP) me semble l'outil qui a manqué à l'époque du tripode et qui peut donner cette valeur in-fini (où in- a le sens freudien *Un*, c'est-à-dire de la dénégation) à l'objet-cause, peut calculer le 'transfini' du désir de l'analyste.

Traduction Françoise Monnier